

Reg samba

Judith Messier

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15136ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messier, J. (1992). Reg samba. *Moebius*, (51), 109–126.

REG SAMBA

Judith Messier

*Avertissement aux lecteurs :
Si, en lisant ce texte, vous croyez reconnaître votre belle-sœur, votre voisin de palier ou la blonde de votre meilleur ami, c'est que vous avez l'imagination aussi fertile et tordue que la mienne, car j'ai tout inventé, ou presque.*

– Tu as vu la grande rousse, celle qui s'appelle Élise?

– Ouais, et alors?

– Elle en avait toute une paire, non? Me semble qu'elle me regardait drôlement.

– Marc-Antoine, tu penses pas qu'on a autre chose à examiner ici que les nichons des filles.

Dûment morigéné par son supérieur, le jeune enquêteur prend son trou et je rigole dans ma barbe. Nous sommes dans un immeuble commercial du centre-ville où une mort suspecte a été signalée. Un dénommé Marcel Ravary, pdg de R.E.G. (Ravary, Éthier et Gagnon), une très grosse compagnie d'informatique, a été trouvé sans vie ce matin vers huit heures. Sa secrétaire, la première arrivée après le patron, qui lui se pointe vers 6 h 30, l'a découvert sur la

moquette grise, la main droite coincée dans le tiroir de son bureau. Elle a appelé Urgence-santé qui, comme on ne meurt pas d'un écrasement de la main, a prévenu la police.

Les deux inspecteurs font partie de l'escouade des homicides de la Communauté urbaine de Montréal, moi, j'enquête pour une compagnie d'assurances, et nous sommes censés collaborer. Ces deux-là m'achalent un peu, le plus vieux avec son costume impeccable de cadre supérieur et ses manières policées (s'cusez-la, ça sort tout seul des fois), l'autre avec son allure sportive et sa chique de gomme qui n'améliore pas son air bête à manger du foin, mais je n'ai pas le choix.

Ce que ma compagnie entend par mort suspecte veut dire que le gars était un honorable père de famille qui, il y a un an, avait passé des examens médicaux complets avant de souscrire pour une assurance-vie de trois quarts de million. Comme la clause d'incontestabilité est de deux ans, il y a un petit problème. Pour la veuve s'entend. La compagnie va chercher la petite bête, la moindre petite menterie dans ses déclarations : était-il vraiment non-fumeur? était-il vraiment en si bonne santé? La moindre erreur coûtera 750,000 \$. Si c'est un suicide, la compagnie ne paie pas. Par contre, si c'est un accident, la prime est doublée. Un million et demi, c'est une somme à déboursier. On comprend donc qu'il existe des enquêteurs, en l'occurrence moi. Il était en parfaite santé, ne fumait pas, buvait modérément du vin très très cher, faisait de l'exercice – un peu de golf les fins de semaine – et n'avait même pas de petite amie. Alors, comment expliquer qu'il ait été trouvé raide mort à son bureau par un beau mardi matin ensoleillé?

Je pense pas faire long feu dans les assurances. Je suis officiellement à la retraite, je n'ai que cinquante-deux ans, je ne trippe pas spécialement sur les petites fleurs, je ne collectionne pas les timbres, je ne connais rien à la coopération internationale et ne saurais bénévolement pour les organismes à but non-lucratif qui s'occupent des pauvres cons qui crèvent de faim dans le Tiers-Monde, des bonnes femmes qui se font tabasser par leur tyran domestique ou des crottés qui quêtent dans la rue. Tout ce beau monde a ben besoin d'aide, mais la mienne serait d'un piètre résultat.

Moi, tout ce que je sais faire, c'est enquêter. Je peux pas rester chez nous à rien faire, je vais mourir. Mais travailler pour cette bande de chiens sales qui vous emberlificotent le monde, vous font peur avec tous les malheurs qui pourraient fondre sur vous et surtout sur les vôtres adorés, pour ensuite vous faire casquer le maximum, non. Quand par hasard un de ces malheurs arrive, feu, vol ou mort prématurée, ils engagent des gens comme moi pour trouver le moyen de payer le moins possible. Non. Je songe sérieusement à ouvrir un bureau d'enquêtes privé.

M'enfin, puisque j'en suis là pour le moment, je vais faire le job du mieux que je peux. Je laisse aux policiers le soin d'interroger les 114 personnes que la compagnie emploie à Montréal. C'est leur boulot. Le temps d'un café pris dans la pièce sans fenêtre que le R.E.G. a mis à notre disposition, ils me balancent tout de même les quelques informations déjà recueillies. Une histoire de pot-de-vin pour un gros contrat avec le gouvernement, une accusation de malversation et une alliance probable avec une compagnie identique qui bousillerait complètement une rivale. Bon, il n'y a là rien de bien neuf, Ravary était un homme d'affaires un peu véreux. Ne le sont-ils pas tous? Ils ne sont pas tous assassinés. Je vais trop vite, on ne parle pas encore d'assassinat, on en est encore à la mort suspecte. Les policiers ont aussi fouillé dans les histoires de famille et n'ont rien trouvé.

Je ne sais pas pourquoi, mais je soupçonne mes distingués collègues de me cacher certains détails. Je suis vraiment en rogne et je crois que le plus âgé s'en aperçoit. Comme ses ordres sont de collaborer avec moi, il ne veut pas être accusé d'obstruction systématique, alors il m'en sort une croustillante. Il semble que le cher Ravary faisait partie d'un club de coprophages qui se réunissent une fois par mois pour se livrer à leurs petits jeux ragoûtants. Le plus jeune policier prétend qu'on le niaise, que même à Nicolet, on n'employait pas ce mot-là. Son supérieur, gêné, lui suggère de regarder dans un dictionnaire. Moi, je connais le mot, mais j'en reste baba quand même. Difficile d'imaginer que des machins aussi dégoûtants puissent faire jouir le monde. Le sergent-détective salive là-dessus, c'est original,

ça l'émoustille et il a décidé que ses motifs d'assassinat se cachaient là. Moi, j'en doute fort.

Bon, c'est assez de merde pour le moment, je les laisse à leurs interrogatoires. Je suis bien content de ne pas être à leur place, ça me permet de fureter discrètement dans tous les coins. Quel endroit sinistre. Sur le gris des couloirs court une bande d'un rouge vinasse qui épouse le rose dégueuli des portes. Tout le reste est gris, comme les hommes et l'air qu'on y respire. Les femmes, vêtues de noir, débordent de fard à joue. Bordel, il me semble que même certaines usines sont plus rigolotes. En allant me chercher un autre café, je croise la belle rousse à nichons qui plaisait tant au jeune policier. Sa chevelure brille comme un phare dans tout ce gris. Je la salue, elle me jette un regard de souverain mépris. Pas commode, la demoiselle. Puis, sans avertissement, elle me sourit si large, si lumineux que j'en suis tout retourné.

– Excusez-moi, je vous avais pris pour un achaland.

– Mais, j'en suis un, mademoiselle, je suis enquêteur d'assurances.

– Au moins, vous n'êtes pas de la police.

Elle se rue sur la bouteille d'eau de source et s'en sert un immense verre qu'elle avale d'un trait.

– Ah, j'avais soif, j'avais soif, on meurt ici.

– Y a longtemps que vous travaillez ici?

– Ben trop longtemps. Sont tous fous là-dedans, tous virés su'l'top. Vous avez déjà vu ça, vous, un bureau qui continue de tourner quand le boss vient de mourir?

– Non, c'est plutôt surprenant.

– Ben vous avez rien vu. Ici, les secrétaires transportent leur PC chez elles pour la fin de semaine. On n'est jamais capable de prendre une pause café, vous allez voir, dans deux minutes, la cheffe des tapeuses va venir me quérir pour un travail *rush*.

– Et Ravary, il était comment?

– Lui! un infect personnage. J'use mes yeux toute la journée pour lui et il a jamais été foutu de me dire bonjour. Un vrai esclavagiste. Y te regardait même jamais en face. Ah par exemple, quand tu lui tournais le dos, tu le sentais qui reluquait tes fesses...

Et pour cause. Si elle savait, la chère enfant...

– Ah et puis tiens, je prends le temps de m’asseoir deux minutes. Qu’ils aillent tous au diable.

Elle se sert un café et s’installe à la table. Cette Élise est volubile et charmante à regarder, mais elle ne sait pas grand-chose. Elle me raconte les potins du bureau, les amours d’une secrétaire avec un des vice-présidents, la course aux contrats de tous les conseillers, les chicanes et les luttes de pouvoir, toutes les petites vilénies humaines, si petites, si toujours semblables. Bon, j’ai un portrait de la compagnie, je sais que le boss était un sinistre personnage, mais c’est tout. Il est temps que je laisse Élise, sa colère et son appétit de vivre, et que j’aille me colleter avec les proches de Ravary.

Le sergent m’a donné leurs coordonnées et je décide de commencer par la veuve, même si les policiers ont prétendu l’avoir interrogée et n’en avoir rien tiré. Je me demande comment est la légitime d’un coprophage. Elle habite une somptueuse baraque de Baie-d’Urfé. J’aimerais pouvoir dire qu’elle ressemble à une merde de chien congelée sur le trottoir, mais il n’en est rien. Pour être congelée, elle est congelée. Son visage, qui n’en est qu’à son premier lifting, n’exprime rien. Elle est élancée, sophistiquée et sacrément chiante. Elle prétend être tombée des nues quand on a mis en doute l’attaque cardiaque... Ne sait-elle pas que l’autopsie a révélé un œdème généralisé, un rétrécissement des voies respiratoires et de nombreuses hémorragies internes? *Ah, et alors? Mon mari était en parfaite santé, il avait un régime de vie presque monacal. Son seul excès était le travail. Je le mettais en garde, je le suppliais de se reposer. Quoi, les concurrents?* Elle se veut cool, sobre, elle n’est que frigorifiante. Elle éclate même d’un petit rire élégant quand je parle de concurrents. *On ne tue pas pour ça dans notre milieu. On ne tue pas point à la ligne.* Ah non. Là, je lui cite deux trois affaires, de celles dont on parle dans *La Presse*, qui prouvent le contraire. Elle se trouble enfin. Y était temps. Moi, les gens de la haute gomme – on dit haut de gamme asteure, c’est plus musical – qui pètent plus haut que le trou même quand ils sont dans la merde jusqu’au cou, ça m’énerve prodigieusement.

Bon, parlons sérieusement maintenant, parlons gros sous. De combien hérite-t-elle. – Ah, me dit-elle d'un air affligé, je n'ai pas eu le temps de m'occuper de ça, je n'ai même pas parlé au notaire de mon mari. Mon œil, bébé. Ça, je le garde pour moi. – Votre mari venait de prendre une assurance avec ma compagnie. Comme elle est très récente, je suppose qu'il en avait d'autres. Elle ouvre de grands yeux innocents. – Je ne m'occupe pas d'affaires. Je lui parle du suicide. Là, je suis sûr que ses yeux adorablement bleus vont lui sortir de la tête et rouler sur la moquette blanche et mousseuse. Ça ferait un joyeux dégât.

Mon mari n'avait aucune raison de vouloir disparaître. Ses affaires marchaient bien, très bien même. Si nous nous entendions bien? Nous formions une famille très unie, monsieur, avec nos deux filles. Quoi, une maîtresse? Mais vous lisez trop de romans, mon bon monsieur, et pas des meilleurs. Oui, il allait en Suisse une semaine par mois, pour affaires évidemment. Le R.E.G. a une succursale à Lausanne. Des lettres de Suisse? Non, mais vous me prenez pour qui? Je ne fouille pas les poches de mon mari, moi, monsieur. De la famille? Évidemment de la famille. Un frère médecin à Toronto et une sœur enseignante. Vous perdez votre temps à vous occuper d'eux parce que son frère était en France pour un congrès et sa sœur en route pour Mirabel à l'heure où ça s'est produit.

– Elle partait en voyage?

– Quoi? Ah la sœur? Non, elle allait reconduire son mari.

– Il allait où, lui?

– Heu... Il rentrait chez lui.

– Chez lui, tiens donc. Où ça chez lui?

– Heu, à Cuba.

– À Cuba? Elle est mariée avec un Cubain? Depuis longtemps?

– Six mois.

Oh oh, v'là un bel os pour le chienchien. Je pousse ma chance et vais plus loin dans mes questions mais elle devient très très très réticente. De toute façon, elle ment comme dix arracheurs de dents. Alors, je renonce et décide de perdre mon temps et d'aller voir la sœur tout de suite. Bordel, cette

bonne femme habite un coin perdu au nom évocateur de Venise-en-Québec.

Bordel, y me semble que ça fait un siècle que je ne suis pas allé dans ce coin-là. La veuve v'limeuse a dû pas mal me troubler parce que je prends la mauvaise bretelle sur l'autoroute et je me perds dans un dédale de banlieues toutes semblables. Je finis par être complètement énervé et je m'arrête dans le premier machin sur le bord de la route pour m'enfiler une bière, pisser et me calmer. Je consulte une carte, puis une serveuse dépoitraillée, et me retrouve à Saint-Jean. Je passe devant la polyvalente où Denise enseigne, j'hésite à m'arrêter, mais un sursaut d'humanité me pogne et m'empêche d'alerter ses collègues.

Après trois heures de tournicotage, un détour de trente kilomètres et un demi-tour aux frontières américaines, j'aperçois de vagues canaux piqués de hors-bord qui n'ont rien de vénitiens. Quel affreux endroit, non, quel endroit affreusement gâché. La baie Missisquoi baigne dans la brume d'une journée anormalement chaude de septembre. La ville s'étale sur ses berges en un long serpent de roulottes. C'est pas une ville, c'est un terrain de camping étiré sur plusieurs kilomètres, désert pour le moment. Il n'a pas plu depuis longtemps, l'eau de la baie est très basse et une odeur marine d'algues monte de ses plages. Avec les mouettes piétinant les bancs de sable découverts, l'illusion d'une mer à marée descendante est presque parfaite.

La sœur habite une jolie maison ancienne au bord de l'eau, à cinq cents mètres de la première roulotte. Je sonne et n'obtiens pas de réponse. Donc, elle n'est pas encore rentrée de son travail. Comme les cours se terminent à 15 h 30, j'ai cru qu'en arrivant vers 16 h 30, je la trouverais à la maison. Elle fait du zèle ou quoi? Tant pis, je vais l'attendre. Je viens de me souvenir que je n'ai pas louché. J'avise une roulotte semblable aux autres qui affiche des promesses de burgers et de colas. Ben bonne idée. Je n'ai aucun remords à perdre le temps de la compagnie. Après tout, c'est une grossssssse crise cardiaque qui m'a forcé à prendre ma retraite de la police. Le corps médical m'autorise à travailler, à condition de ne pas exagérer, d'avoir des horaires réguliers et pas trop de stress. Ça tombe bien, le

patron de ce boui-boui est tout à fait sympathique et me cuisine sur un poêle domestique un hamburger maison et des frites fraîches. J'emporte le tout dehors et m'assieds à l'unique table à pique-nique devant la baie... Le patron, qui doit tout de même s'ennuyer dans cette villégiature désertée, me rejoint et me verse la moitié d'une bière dans une tasse. On boit en silence en écoutant piailler les oiseaux. J'ai assez couru dans ma vie pour apprécier les trêves durant une enquête. Je garde tout de même un œil sur la maison de Denise. Le patron connaît-il la sœur? – Bien sûr, elle habite là depuis dix ans. – Et l'esposò? Ah oui, celui-là! Bien trop jeune pour elle. – Ah!

Une auto s'engage enfin dans l'allée asphaltée qui mène à la maison. La femme qui en sort et pénètre à l'intérieur est une grosse blonde un peu cheap qui ne semble pas du tout appartenir au même milieu social que le mort. Je bois ma dernière gorgée de bière, remercie mon hôte, glisse un billet plus gros que prévu sous mon assiette et pars à l'attaque. J'appuie sur la sonnette et la blonde m'ouvre aussitôt. En m'apercevant, elle recule, surprise. Visiblement, elle attendait quelqu'un d'autre. Quelle femme étrange. Impossible de lui donner un âge. Des mèches jaunâtres échappées de son chignon lâche encadrent un visage à la peau flétrie. Elle paraît âgée mais un je ne sais quoi d'enfantin dans le regard dément la première impression. Le je ne sais quoi se change en frayeur, une frayeur qui demeure enfantine.

– Qui êtes-vous?

Je la vois se frotter les mains comme si elle les lavait, un geste maniaque qui trahit aussi sa peur. Je me nomme et lui présente ma carte, tout en lui expliquant que je désirerais lui poser quelques questions au sujet de... Elle ne la regarde pas, m'interrompt au milieu de la phrase et me crie de m'en aller, tout en reculant encore. Et tout à coup, elle propulse ses soixante-dix kilos contre moi et me pousse vers la sortie de toute la force de sa rage et de sa terreur, en hurlant. *Laissez-nous tranquilles. Tous les papiers sont en règle.* Mes cent kilos ne résistent pas à cette formidable poussée et je me retrouve sur le perron, ahuri et bredouille.

Bon, elle refuse de parler de sa vie privée avec un enquêteur d'assurances. Je trouve qu'elle a bien raison,

même si ça n'arrange pas mes affaires, mais de quoi a-t-elle peur? C'est vrai que son mari vient de la quitter et qu'elle vient de perdre son frère, il y a de quoi être perturbée. Tout de même, quelque chose me chiffonne l'esprit. Non, je ne suis pas prêt à abandonner tout de suite. J'ai dans l'idée d'attendre un peu. J'attrape une couple de bières et rejoins mon poste d'observation préféré, où mon cuistot préféré m'accueille avec un sourire en coin. Non, je ne veux pas manger autre chose, simplement m'asseoir devant la baie. Il me tient compagnie.

Je n'ai pas à attendre longtemps. Une autre voiture s'arrête devant chez Denise et une autre femme en sort, puis s'engouffre dans la maison. Ah, tiens donc, c'était elle l'attendue. Je continue de siroter ma bière, attentif aux changements de couleurs de l'eau et aux cris des oiseaux. Ouais, je suis comme ça, j'aime la nature. Une ex-grosse police a le droit, non? Une heure plus tard, je vois la femme sortir et je me précipite dans mon auto pour la suivre. Sa Toyota bleue roule lentement sur un peu moins d'un kilomètre et s'arrête devant un bungalow ordinaire. Ça m'a tout l'air d'être la résidence de la femme, une brune d'environ quarante-cinq ans avec une jolie silhouette. Je ne lui laisse que cinq minutes de répit et je sonne à sa porte.

Je me présente comme un agent d'immeuble nouveau dans la région. Non, elle n'a pas l'intention de vendre sa maison qui n'est pas trop grande pour elle puisque ses enfants y viennent à toutes les fins de semaine. Je ne suis pas tellement beau et plus tout jeune mais les femmes me trouvent du charme, paraît-il. C'est le temps d'en jouer afin de m'incruster et de tirer le maximum de ce beau brin de fille. Elle m'offre un verre que j'accepte volontiers. Est-ce qu'elle connaît la personne qui habite la maison ancienne un peu plus loin sur la baie. *Denise? Ah c'était vous tout à l'heure? Ciel, vous lui avez fait peur, elle vous a pris pour un type de l'immigration. Oui, elle connaît Rudolfo, elle était à Cuba avec Denise lorsqu'ils se sont rencontrés. Plus jeune qu'elle. Oui, d'une vingtaine d'années. Si la situation était inversée, si c'était une femme jeune avec un type plus âgé, personne ne se scandaliserait.*

Au deuxième verre, elle me raconte que Rudolfo ne tenait pas tellement à vivre à Venise-en-Québec. Tant qu'à émigrer, aussi bien vivre la grande vie dans la grande ville. Son pays n'avait autorisé que trois semaines au Québec, mais Denise pensait réussir à le faire venir pour de bon. Peut-être qu'à ce moment-là elle désirerait vendre sa maison. En se versant un troisième verre, la dame constate que je bois lentement, que je pose beaucoup de questions et demande d'un air soupçonneux si je suis de la police. Ben non, voyons, les policiers ne sont pas autorisés à se présenter chez les gens sous de fausses représentations. Les enquêteurs d'assurances non plus, mais je me garde bien de le lui dire.

– Ouais, elle était bien naïve. Elle s'est mariée en cachette mais, tout à coup, elle a voulu présenter son mari à tout le monde, étaler son bonheur. Les gens n'aiment pas le bonheur des autres. Son frère est devenu fou furieux quand il a appris la nouvelle. Rudolfo et lui en sont presque venus aux mains. Et puis le Ravary a menacé Denise de jouer de ses relations, des amis au ministère de l'Immigration, des connaissances à l'ambassade de Cuba, que sais-je. Denise a dit qu'elle n'en avait rien à foutre, que son mariage était légal et qu'elle finirait par obtenir l'autorisation de faire venir Rudolfo pour de bon. Alors, son frère a sorti les grandes menaces, il a parlé de la faire déclarer irresponsable et de la faire interner.

Y doute de rien, celui-là. V'là un autre nonosse pour le chien. J'ai bien l'intention de lui cacher que ça m'intéresse, alors je la fais sortir de ses gonds.

– Vous qui étiez avec elle, ça ne vous a pas tenté, un beau jeune homme? Il avait peut-être un frère, ce Rudolfo?

Fiou, elle devient verte, puis rouge et avec la lueur jaune qui jaillit de ses yeux, ça fait un tartan de tous les diables, un tartan de je ne sais quel clan, mais vindicatif sûrement, meurtrier peut-être.

– Espèce de macho dégueulasse, vous pensez que c'est ça qu'elle voulait, Denise, se faire baiser jusqu'à l'os. Se faire fourrer jusqu'au trognon, c'est ça que vous avez dans votre petite tête d'oiseau. Pouvez pas imaginer ce qu'est la vie d'une femme qui se sent vieillir seule. Ben, c'est pas ça

qui manque, les mâles pour baiser, même dans ce pays de tapettes. Non, ce qu'elle a trouvé là-bas, c'est...

– Je...

J'essaie de l'arrêter, mais ça prendrait un génie autrement plus puissant que le mien pour harnacher cette rivière de paroles venimeuses. Bordel, quelle haine!

– ... un homme qui l'aime et en plus, elle a trouvé une famille, des gens qui l'admirent, une reconnaissance sociale. Vous saviez qu'elle écrivait de la poésie? Bof, vous vous en foutez, la poésie, c'est un divertissement de demeures. Ici, un poète, c'est considéré comme un rêveur, un bon à rien et même un parasite. Là-bas, comme dans toute l'Amérique latine, c'est très valorisé. À Cuba, on appelle Denise maestra. Même son métier d'enseignante est pas mal plus apprécié là-bas, dans un pays où les gens se sont battus pour avoir droit à l'école pour tout le monde. Vous pouvez pas comprendre ça vous, vous pensez juste qu'elle se faisait mettre par un nègre à grosse queue, sale raciste en plus d'être macho.

Bordel, si Mimose entendait ça. Mimose, c'est ma blonde, qui doit d'ailleurs se demander ce que je glande. Elle porte un nom comme ça qui évoque une petite fleur jaune et délicate, mais en fait c'est une belle et vigoureuse plante brune. Ma femme, qui avait supporté mes infidélités pendant des années, s'est énervée quand il a été question d'une négresse. Vous croyez que les grosses polices ont la palme de l'étroitesse d'esprit. Ben non, elle m'a quitté. Faut dire que ça tombait pile, le petit dernier venait de quitter la maison que je venais de finir de payer. C'est comme ça. Elle est pas plus méchante qu'une autre ma femme, c'est probablement moi qui étais un mari minable. Bref, je vis avec Mimose depuis deux ans. Elle me manque là tout à coup, j'en ai marre de cette copine un peu beaucoup agressive.

Elle aussi, semble-t-il, parce qu'elle m'enlève mon verre vide des mains et me crache à la figure.

– Câlisse, va-t'en, gros salaud. Je veux plus te voir. Je sais pas ce que t'es venu faire icitte, espèce de pusher. On vit dans un monde de pushers. Y en a qui pushent de la drogue, d'autres des chars, d'autres des maisons, mais c'est toute la même poutine. Je sais pas ce que tu me veux, je sais

pas ce que tu veux à Denise, mais laisse-la donc tranquille. Elle a rien fait, elle est juste tombée en amour et c'est pas de tes affaires.

Je sors sans demander mon reste. C'est la deuxième fois de la journée que je me fais mettre dehors par une bonne femme. Ça commence à bien faire. Qu'elles aillent toutes au diable comme disait Élise.

Le trajet de retour me prend trois fois moins de temps que l'aller. Je découvre Mimose dans la cuisine de cette modeste maison de la Petite Italie, un quartier organisé autour d'un marché ouvert où elle s'est tout de suite sentie à l'aise. Je la vois de dos, son corps comme une belle calligraphie avec ses pleins et ses déliés. Elle est occupée à tourner une sauce, ce qui fait qu'elle me salue sans arrêter le mouvement de sa cuiller de bois. J'en profite pour m'approcher d'elle par derrière et lui enserrer les seins, ses beaux seins mouvants sous le tissu bigarré. J'embrasse sa nuque dont le parfum m'enchanté toujours en me demandant si un Cubain sent aussi bon qu'une Haïtienne et si Denise s'en est réjouie autant que moi. Cette nuque, ça vous a un fumet de feuilles d'automne qui brûleraient au loin qui me fait oublier l'enquête en cours. Mimose se tourne vers moi. Je saisis ses deux mains et les embrasse à tour de rôle; la droite embaume les épices tandoori avec un arrière-goût de cigarette et la gauche fleure l'ail et l'oignon qu'elle vient de couper. C'est délicieux, pour moi en tout cas. D'autres préfèrent peut-être le désodorisant ou le parfum français, moi l'ail, l'oignon et même la cigarette m'érotisent. Mimose m'embrasse d'abord en se frottant les lèvres contre les miennes, ses belles lèvres luisantes comme des aubergines, puis me glisse sa langue entre les dents. Là, c'est encore un drôle de mélange, vanille, girofle et peut-être un soupçon de cayenne, je ne sais pas, c'est trop fort, j'en perds la tête.

– Ce qui mijote là, c'en est au début ou ça achève?

– C'est presque cuit.

– Ah bon, tant pis, mon autre faim attendra. On a quand même le temps pour un petit apéro?

Elle sourit et me sert un scotch pendant que je lui décapsule une bière en attendant le souper. Oui, je suis un abominable macho qui s'est trouvé une excellente cuisi-

nière, vous êtes jaloux, hein? Et n'en déplaie aux femelles que j'ai rencontrées aujourd'hui, un scotch en compagnie de Mimose vaut toutes les brosse du monde. Je ne peux pas m'en empêcher, je lui raconte les Ravary, veuve, frère, sœur et copine. Elle m'écoute et son seul commentaire est *pauvre femme*. Puis on mange son machin, ragoût, je ne sais trop, en silence. Mimose ne discute jamais de choses importantes en mangeant. Elle a un infini respect pour la nourriture, pour le plaisir et le réconfort qu'elle apporte. Ce n'est qu'une fois la vaisselle rincée et empilée qu'elle parle.

– Tu vas vraiment faire arrêter ce Cubain?

– C'est lui qui a fait le coup, j'en suis certain.

– Tu n'as pas de preuves.

– J'en trouverai.

– J'espère bien que non. Ce Ravary, c'était un écœurant, non?

– Ouais, mais si on se mettait à assassiner tous les gros dégueulasses...

– Pauvre femme.

C'est jamais gagné avec Mimose et dans le fond j'aime ça. Mais pas sur le coup. Le reste de la soirée ne se déroule pas selon mes désirs; ma belle Haïtienne se plonge dans un bouquin de botanique. Un vieux rêve qu'elle réalise, devenir architecte du paysage. Ça lui prendra des années, c'est pas grave, Mimose n'est jamais pressée. À l'obstination et à la concentration qu'elle met à étudier, je sens qu'elle m'en veut un peu. Ma légitime aussi m'en voulait souvent du métier que je faisais. J'avais cru changer en quittant la police, mais c'est tout ce que je sais faire, enquêter, et quand je suis sur une piste, je ne peux pas m'en empêcher, il faut que j'aille jusqu'au bout. La loi et l'ordre, je ne connais que ça.

Malgré tout, je dors comme un bébé. Je sais où je m'en vais et comment y arriver. Le lendemain matin, je téléphone à la réceptionniste du R.E.G. pour demander l'adresse de la compagnie de ménage. Elle m'annonce d'un ton très calme qu'il y a un serpent en liberté dans le building et qu'on est en train d'évacuer. Je la laisse divaguer en me disant qu'elle est au bord du burn out et me rends dans un immeuble de la rue Beaubien. Là, oui, merci petit doigt, je trouve un Cubain

dans l'équipe affectée au R.E.G. Une petite visite à un logement sordide de Saint-Michel où je tire un gars du lit. Le pauvre Manuel a l'air tout bête, il travaille de nuit et vient à peine de se coucher.

Je le taquine un peu sous le menton, lui fous une trouille à faire verdir sa peau brune – il est en situation illégale bien entendu – jusqu'à ce qu'il m'avoue connaître le Rudolfo. Il semble que Denise, entre ses voyages, cultivait sa nostalgie dans les bars à nègres de l'avenue du Parc. Son pauvre déraciné s'ennuyait dans la très belle Venise-en-Québec. Alors, elle le sortait un peu. Ouais, mon Manuel a présenté Rudolfo au patron de l'agence qui lui a permis de travailler avec l'équipe, au noir évidemment. *C'était un compañero, vous comprenez, et il avait besoin d'argent.* Je comprends, je comprends même très très bien. Manuel a bien vu Rudolfo farfouiller dans le tiroir du bureau de Ravary, mais il ne s'est pas inquiété puisqu'il savait qu'il n'y avait rien à voler là-dedans. Là, je me frotte mentalement les mains; je ne sais pas encore de quoi tout ça retourne, mais je suis certain de tenir mon os. Je me précipite au R.E.G.

Fiou, la folie. Un barrage de policiers bloque l'avenue McGill Collège et la rue Sainte-Catherine. J'ai bien du mal à convaincre l'agent de me laisser passer; ma carte de la compagnie d'assurances ne suffit pas, il me faut user un peu beaucoup d'autorité sur le jeune. Hep, ça marche encore, le ton de commandement et le poids des ans, ses réticences tombent. Malgré le blocus, le hall d'entrée du building grouille de monde en uniformes de polices ou de bureaucrates. Je réussis tout de même à me faufiler jusqu'à l'ascenseur. Bordel, il est immobilisé pour le moment. J'hésite à me taper les onze étages à pied, je ne pousse plus le sens du devoir jusque-là. Autrefois oui, je l'aurais fait, je me serais époumoné et bousillé les mollets pour deux semaines. C'est bien fini, ce temps-là. Je ne vais quand même pas me ruiner la santé pour une compagnie d'assurances. Non, au lieu de ça, j'attends. C'est moins excitant, on a moins l'impression d'être au cœur de l'action, mais c'est plus de mon âge.

La réceptionniste n'était pas atteinte de démence précoce, c'est bien vrai pour le serpent, une escouade spéciale

vient de le retrouver. Qu'est-ce qu'un serpent vient foutre dans un immeuble à bureaux du centre-ville de Montréal? Je suis au premier rang et un des gars de l'escouade me balance sous le nez le sac en plastique qui contient la bestiole. Même si le reptile est tout petit et qu'il a l'air mort, j'ai un mouvement de recul. Je dois avouer, à mon grand dam, que j'ai une sainte horreur des serpents. Ça date de mes premières parties de pêche. Bordel, j'avais honte de cette... bon disons le mot, de cette peur. J'ai tout fait pour la cacher et j'essayais de m'en guérir. Je m'exerçais même à toucher des photos de serpents dans les encyclopédies et j'allais les regarder dans les animaleries. C'est fou ce qu'on trouve comme bestioles dégoûtantes dans ces magasins, des pythons aux iguanes, en passant par les tarentules et les scorpions. En tout cas, ça ne m'a jamais passé. Et lâchez-moi votre Freud et ses explications à la con, je n'ai pas de problèmes sexuels.

Je repense à ça dans le hall du R.E.G. et j'attends toujours. Reg, reg, c'est pas un mot qui désigne un désert? Me demande s'ils l'ont fait exprès en partant leur compagnie. En tout cas, faut pas s'étonner qu'il y ait un serpent ici. Je laisse passer la vague de monde et j'accroche au passage mes deux fafouins de policiers. Non, ils n'ont pas vraiment le temps de s'occuper de moi. Alors, je les allèche avec la promesse d'informations nouvelles. Ça fonctionne et ils m'entraînent à leur poste de police. Là, on met tous cartes sur table. Ils me racontent qu'on a retrouvé le serpent au neuvième étage de l'immeuble, c'est-à-dire deux étages plus bas que le R.E.G. Il a détalé de derrière le four à micro-ondes lorsqu'une secrétaire a ouvert la porte pour réchauffer un chausson aux pommes. Si la pauvre fille a les mêmes bibites que moi – ça se pourrait bien parce que la majorité des humains n'aiment pas ces créatures froides sans pattes, ni poils ni plumes, qui se situent à l'opposé de l'homme –, j'imagine la tête qu'elle a fait vers huit heures ce matin. Le sergent-détective m'avoue l'avoir fait reconduire chez elle lestée d'une bonne dose de valium. Moi, en revanche, je leur garroche l'histoire de la sœur et de son mari cubain. Ça les intéresse pas mal, même s'ils essaient de le cacher, furieux d'avoir laissé passer un détail de cette

importance. C'est ça, mes petits gars, continuez de tripper sur les bébelles économiques et oubliez la noirceur de l'âme humaine. Ça je l'ai pas dit. Heureusement, parce que je me sentais nono rien que d'y avoir pensé.

Plus tard dans l'après-midi, on reçoit le rapport de l'expert en herpétologie. La bête est une vipère fer de lance (*Bothro pastro*) qui vit dans les régions chaudes, du Mexique au Pérou. Elle sécrète 370 mg d'un venin dont la morsure cause toutes sortes de symptômes qui, ma foi, ressemblent assez à ceux du cher Ravary, mais elle n'est pas nécessairement mortelle. Ah ah, ça se corse et ça s'emboîte, ça prend un sens, quoi. Tant mieux, parce que nous autres, les grosses polices et les ex-grosses polices, on hait ça les affaires insensées. Détail intéressant, la morsure ne laisse pas de traces parce que les dents de la vipère sont si fines que la portion de peau atteinte se rétracte complètement après la morsure.

Si c'est bien ce que je pense, c'est un peu trop songé comme arme du crime, pas assez précis. Ce Cubain, il a bien dû jouer du couteau dans son enfance et il a sûrement fait son service militaire, donc il connaît les armes à feu. Il me semble que ça aurait été plus simple et plus efficace de venir l'abattre proprement au bureau et de filer tout de suite à l'aéroport. Comment être sûr, en plaçant une vipère dans son tiroir, que ce soit lui le premier touché et qu'il en meure? Peut-être a-t-on simplement voulu lui faire peur et l'avertir de se tenir tranquille. Mes babouins de policiers sont aussi perplexes que moi. Il leur reste à faire le tour des animaleries de Montréal et des environs, de rechercher une vipère fer de lance manquante et de trouver un lien entre le Cubain et ce reptile. Il leur reste à découvrir si Denise a été l'instigatrice ou la complice de ce meurtre, ou si l'acte s'est joué à son insu. Quelle que soit la réponse, Denise sera éclaboussée, moquée et jugée par l'opinion publique. Peut-être perdra-t-elle son emploi et sa maison. Pauvre femme, disait Mimose.

Moi, j'ai terminé mon travail et ma compagnie a toutes les raisons de jubiler. La veuve peut toujours courir pour récupérer sa prime, elle devra se battre devant les tribunaux et ça prendra au moins dix ans. En effet, il suffit qu'il y ait

le moindre petit doute et pfuitt, l'argent est bloqué. Comment savoir si elle ne s'est pas faite complice des deux autres? Je m'en réjouis bêtement. Je me demande aussi s'il existe un traité d'extradition entre Cuba et le Canada.

Le plus jeune des policiers fulmine. C'est son premier meurtre, il a découvert le coupable, du moins il croit y avoir contribué, et celui-ci est hors de sa portée. Quant au sergent-détective, il sourit d'un air lointain. Peut-être rêve-t-il au détour qu'il fera par la plage en allant cueillir Rudolfo dans sa prison de La Havane. Il peut toujours rêver, ça ne se passera pas comme ça. Cette histoire pourrait prendre des allures de conflit diplomatique. Mais je crois plutôt que le gouvernement cubain fera tout pour l'étouffer – Cuba n'a vraiment pas besoin de ce genre de publicité en ce moment – et se débarrassera discrètement du joli monsieur.

Je n'ai plus qu'à faire mon rapport. Je ne connaîtrai probablement jamais le fin mot de cette affaire. Sans la nausée qu'a fait monter en moi ce brassage de bouette grasse et riche, je songerais sérieusement à me lancer dans le commerce de fruits et légumes, au lieu d'ouvrir un bureau d'enquêtes privé. Puis, je me rabats sur l'idée d'une fin de semaine de pêche à la truite, histoire de me laver l'âme et les yeux. La saison est terminée. Qu'à cela ne tienne, un peu de braconnage n'a jamais fait de mal à personne. Il est temps que j'apprenne l'illégalité.

Un mois plus tard, comme je feuillette la chronique nécrologique de *La Presse* – ben oui quoi, je cherche l'adresse d'un salon mortuaire –, je lis l'annonce de la mort de Denise. Bordel, ça c'est une nouvelle. Je saute sur le téléphone pour appeler mon sergent. Il a l'air bien embêté et accepte finalement de me dire que la voiture de Denise s'est écrasée contre un pilier de l'autoroute. Officiellement, c'est un accident. Sauf qu'il était trois heures du matin et que la dame était bourrée de pilules et d'alcool. Accusée de complicité de meurtre, oui. Relâchée sous une caution de 50 000 \$. Qui d'autre pouvait savoir que Ravary avait tellement peur des serpents qu'il avait fini par développer une super allergie qui a causé sa mort? Ah merci sergent, ça m'écœure pas mal d'apprendre que je partage la même phobie que ce gros dégueulasse de Ravary. Moi aussi, y

avait que mon frère qui savait et il a eu la décence de se taire.

Ainsi, Mimose avait raison. La vraie perdante là-dedans, c'est Denise. Comme je suis un vieux macho un peu bête, j'essaie toujours de protéger ma blonde des horreurs de ce monde. Ça tombe bien, elle avait un cours ce matin, elle est partie tôt et n'a pas eu le temps de lire le journal. J'en profite et le glisse sous la pile dans le panier de recyclage. Ce soir, je lui dirai que je m'en suis servi pour protéger la table quand je cirais mes bottes.